

« Cette guerre aide à comprendre le monde actuel»
dossier L'Histoire, n°454, décembre 2018, pp 53-55
entretien avec H MUNKLER (prof sce po université Humbolt, Berlin)

En quoi la guerre de Trente Ans nous aide-t-elle à comprendre les situations contemporaines ?

L'ordre qu'on a pris l'habitude d'appeler westphalien en Europe a imposé, à partir de la fin du XVIIe siècle, sa logique. *Nouvel ordre politique, qui consiste en principe à instituer le concept de frontière : les Etats y sont souverains à l'intérieur.* C'est inédit car durant le conflit le principe de souveraineté ne s'appliquait pas aux hommes. L'empereur ne disait pas qu'il menait une guerre contre une entité, mais plutôt qu'il combattait des sujets rebelles, lesquels clamaient résister contre des injustices et user d'un droit de résistance. Leur usage de la violence est une application de ce droit, ou une demande de retour à l'ordre. Avec le système « westphalien », c'est un *ordre binaire qui s'installe. Il n'y a que deux situations possibles : soit la guerre, soit la paix, pas d'état intermédiaire* (« *tertium non datur* », « le tiers est exclu »). On peut passer de la guerre à la paix, et l'inverse ; et le *passage est acté par des déclarations de guerre et de paix : des actes légaux*.

[...] Cet état des choses est venu à sa fin, et une claire distinction binaire « *soit, soit* » n'est plus. A travers la guerre des drones, les Américains frappent au Pakistan, en Somalie, au Yémen, alors qu'ils n'ont pas déclaré la guerre à ces pays. A l'inverse, le terrorisme est un défi dont les pays victimes ne savent pas s'ils doivent choisir le prisme de la guerre ou celui de la criminalité pour réagir. En 2015, après les attentats qui ont fait une centaine de morts à Paris, le président Hollande a délibérément employé le terme de «guerre», une guerre unilatérale et jamais déclarée. Des représailles militaires, des frappes sont menées en Syrie, alors que le problème, pour les villes européennes, c'est le terrorisme qui peut frapper n'importe où. Dans ce cas aussi c'est une situation où l'on ne sait pas exactement si la population connaît un état de paix ou de guerre.

Vous avez comparé la guerre de Trente Ans avec les conflits actuels au Moyen- Orient. Pourriez-vous préciser ?

La guerre de Trente Ans, comme les conflits du Moyen-Orient, est faite d'un empilement de plusieurs conflits.

D'abord, c'est un conflit constitutionnel : comment le Saint Empire doit-il fonctionner, selon quelles institutions ? Dans ce sens, la guerre de Trente Ans se situe dans le contexte des révoltes européennes du XVIIe siècle, qui commencent dans les Provinces-Unies et qui se prolongent avec les révoltes anglaises de 1640 et de 1688. Partout, au XVIIe siècle, on demande un nouveau partage des pouvoirs.

La deuxième dimension est celle de guerre de religion. Ceux qui se battent les uns contre les autres sont généralement des insurgés protestants contre des catholiques. Mais il est faux de croire que cette guerre a été fondamentalement une guerre de religion. Richelieu, cardinal de l'Eglise romaine catholique, intervient du côté des protestants, pour ne prendre que cet exemple. Il ne fait pas cela par grande sympathie pour les protestants, mais plutôt parce que le conflit n'est pas pour lui essentiellement religieux : il concerne la domination en Europe.

Apparaît là le troisième aspect du conflit : pour les Français, il s'agit de détruire la suprématie de la maison des Habsbourg, les deux branches, celle de Madrid qui a les ressources, l'argent et les troupes, et celle de Vienne, qui a la légitimité de la domination sur les habitants de l'Empire. On peut dire alors aussi que la guerre de Trente Ans est un conflit pour l'hégémonie en

Europe. Il y a une quatrième dimension, c'est la volonté, plus classique, qu'ont certains acteurs, comme Maximilien de Bavière ou Jean-Georges de Saxe, de repousser les frontières, c'est-à-dire d'élargir leur territoire.

On retrouve ces quatre dimensions dans les conflits qui déchirent aujourd'hui le Proche-Orient. La guerre a commencé avec les Printemps arabes (2011) qui posaient la question de la Constitution (1) dans la Tunisie de Ben Ali ou dans la Syrie d'Assad.

A cela s'est ajoutée assez vite la question confessionnelle (2) lorsque les tensions se sont fait jour à l'intérieur de l'islam entre chiites et sunnites. Après l'intervention américaine en Irak en 2003 et la disparition du pays comme acteur dominant, l'ordre régional a volé en éclats. La question de savoir qui, de l'Iran, de l'Arabie saoudite ou de la Turquie, dominera la région s'est posée. Tout cela s'est intensifié avec les interventions des Etats-Unis et de la Russie. C'est la troisième dimension (3) du conflit : c'est une guerre pour l'hégémonie.

Avec les Kurdes et la revendication de Daech d'un « Etat islamique », les frontières héritées des accords Sykes-Picot de 1916 et des mandats de la SDN de 1920 ont été remises en cause - quatrième aspect des conflits (4).

Ce qui montre bien que, si l'on veut comprendre ce que sont les conflits actuels, il peut être tout à fait pertinent d'étudier la guerre de Trente Ans. Et en particulier de se pencher sur les cinq années au cours desquelles la paix a été négociée. => Le succès de la paix de Westphalie tient d'abord à la ***prise en compte des différentes composantes du conflit*** que je viens d'énumérer et à leur tri : quatre compromis ont été conclus qui ne se contredisaient pas. Sans cela, la paix aurait été un fiasco, comme le montrent les tentatives menées avant 1648 qui ont échoué.

=> Deuxième leçon des traités de Westphalie : ***inviter toutes les parties à la table des négociations***, et n'en humilier ni léser aucune. C'est une des grandes réussites de la paix de 1648. De facto il y a des pays vainqueurs, la France et la Suède, ainsi que des vainqueurs au sein de l'Empire, Maximilien de Bavière et Jean-Georges de Saxe. Et le perdant est l'empereur, la maison des Habsbourg. Mais cela n'est en aucune manière explicité. Les perdants ne sont pas montrés comme tels. Conclure une paix inclusive de toutes les parties prenantes serait, je dirais, une des conditions pour établir une paix durable au Moyen-Orient.

=> Troisième leçon - mais la guerre de Trente Ans n'apporte peut-être pas de solution sur ce point : que faire des ***troupes démobilisées*** ? En 1649, Ottavio Piccolomini, un général des troupes impériales, est persuadé que la paix que l'on vient d'avoir négociée ne durera pas. Il doute qu'il soit possible de faire abdiquer toutes les troupes. Se pose de fait la question du retour des soldats à la vie civile, de la transformation de gens qui n'ont connu que la violence en acteurs pacifiques. Un an et demi plus tard, dans le congrès tenu pour la démobilisation des troupes à Nuremberg, il prend son pistolet, tire dans le plafond et dit : « C'était le dernier coup de feu de la guerre. » C'est une scène très symbolique.

En réalité, la guerre s'est poursuivie sur d'autres terrains. En France, on a eu besoin des troupes puisque la guerre continue contre l'Espagne jusqu'en 1659, date du traité des Pyrénées. L'empereur, lui, a utilisé ses armées pour faire la guerre contre les Turcs en Méditerranée orientale. Il en va de même en Suède, où l'on combat dans les régions baltiques. Donc les soldats retirés de l'Empire ont été envoyés ailleurs. On peut dire que l'Allemagne a eu de la chance qu'il y ait d'autres terrains pour y attirer les soldats.

Le problème existe aujourd'hui de la même façon avec les 20,000 membres de l'Etat islamique : Daech est une organisation qui a été battue, qui n'existe plus territorialement, mais ses membres sont encore là. Qu'est-ce qu'on en fait ? A la fin d'une guerre classique, les militaires retournent dans leurs casernes ou sont renvoyés à leur vie professionnelle. Les soldats dont on parle n'ont pas de métier, ils n'ont fait que la guerre.